

Atelier de traduction et lecture – Traduire *Dancing Queen* de Felicia Mihali – pari et défis, 5 juillet 2025

Participant : Felicia Mihali, autrice, traductrice, éditrice, étudiants en licence de français, masters en traduction, *alumni* de la Faculté des Lettres de Galati (Cati Gheorghiu et Georgeta Prada), intervenants au colloque international *Du sensible dans le temps et l'espace canadiens* (qui a eu lieu à Galati, les 3-5 juillet 2025, Université « Dunărea de Jos » de Galati) parmi lesquels Blanca Navarro Pardiñas, professeure à l'Université de Moncton (UMCE, Canada), Mirna Sindičić Sabljo, professeure des universités à l'Université de Zadar (Croatie), Delia Oprea, maître de conférences (UDJG), Corina Dobrotă, maître de conférences (UDJG), etc. L'hôtesse de l'évènement est Dorina Moisă, directrice de la Bibliothèque française « Eugène Ionesco » de Galati. Les animatrices de l'atelier sont Carmen Andrei, professeure HDR (UDJG), co-organisatrice du colloque et de l'atelier et Chloé Iulia Roman, doctorante (UDJG), cette dernière étant en train de préparer une thèse de doctorat sur la diaspora féminine roumaine francophone qui a entre autres un chapitre-charnière dédié à l'œuvre de Felicia Mihali.

Les deux animatrices distribuent l'extrait à traduire qui fait l'objet de l'atelier sur le concept de traduction-*performance*. C'est un texte à première lecture, à la première vue, donc de la traduction successive, « d'un premier jet », du saisi de l'immédiat qui démarre.

Felicia Mihali commence par affirmer qu'elle écrit dans sa qualité de moitié roumaine, moitié canadienne. Elle ajoute avoir pris assez de distance à présent, l'expérience et l'âge aidant, pour être impartiale et signaler ce que l'on appelle de nos jours un « abus sexuel de la part d'un homme âgé ». Celui-ci, son personnage qui se trouve en position sociale élevé sur une jeune femme, consentante, certes, mais néophyte, commet une action grave que la société roumaine actuelle contemporaine ne sanctionne aucunement. L'autrice raconte l'évènement à travers le regard de trois générations de femmes (épouse, Sonia ; mère, Otilia, et fille, Zoé), ne se décidant aucune d'elles, de cerner entre l'admiration et la domination, voire la manipulation de la part d'un homme. Le texte décrit parfaitement ce personnage dans ces termes-ci précis : « D'outre-tombe, Marc exerçait la même autorité sur sa partenaire que de son vivant. Il était Zeus, Yahvé, Mahomet tout-puissants à qui on devait obéissance, peu importe que l'on comprenne ou pas à quoi cela servait. »

En avant, Felicia Mihali espère que la voix de son roman *Dancing Queen*, paru il y a quelques mois au Québec (en février 2025 plus exactement) et qui paraîtra sous peu en version roumaine portera loin.

De même, elle souhaite vivement que ce roman ait un impact significatif sur la nouvelle génération qui ne doit accepter aucune forme d'abus.

Le roman est une prise de conscience des femmes qui ne doivent rien tolérer, comme l'ont fait bien des femmes roumaines de sa génération, malgré les difficultés de raconter leur passé honteux.

C'est la journaliste de jadis qui en témoigne avec emportement. Ce n'est pas nécessairement et seulement l'histoire d'un abus sexuel proprement dit (en termes de viol physique), mais aussi : le harcèlement, les attouchements, les fessées, les allusions, les vulgarités qui souillaient les femmes. C'est là une proposition de réflexion que Delia Oprea remarque comme sujet récurrent dans l'espace public des médias, un aspect obnubilé par les femmes publiques qui le taisent (on évoque aussi un scandale récent qui a secoué l'opinion publique, concernant un professeur des universités qui a abusé de ses étudiantes, en passant soi-disant, la doyenne de la faculté a caché les faits signalés – les séquelles du communisme font que les structures administratives soient figées, difficile à renverser depuis 30 ans), mais cela perdure à présent sur les réseaux sociaux qui hébergent avec légèreté de tels scandales. Les jeunes hommes de la génération Z ne doivent plus supporter les arnaques, c'est une question d'homme aussi, pour quel avenir se prépare-t-il ? demande rhétoriquement Felicia Mihali à l'assistance, des femmes dans leur majorité. Elle se dit devenir cholérique en abordant ce sujet délicat qui a inspiré les cinéastes roumains, mais non pas les autrices roumaines contemporaines. Donc, le sujet n'est pas assez exposé, pas suffisamment développé, les livres actuels n'en parlent pas et on se demande pourquoi.

L'autrice avoue être inspirée de l'actualité roumaine pour imaginer une histoire qui concerne une femme, Sonia, qui vit à Montréal et qui reçoit un testament, un appartement de la part de son premier mari. On rappelle en passant que ce mariage a eu lieu lorsqu'elle était quasi mineure, 18 ans, tandis que Marc en avait 42, et fut un peintre bucarestois très célèbre, déjà marié une fois, avec une fille à peine moins âgée que Sonia. Mais le mariage ne dure deux ans, Marc lui est infidèle (en fait, il met en scène l'adultère, a assumé ce sale coup pour la libérer), elle s'est sauvée, a divorcé quoique la vie avec Marc vînt avec une belle maison, un entourage exquis et l'art. Sous ces artefacts ombrageux ressort la lumière, le roman mélange beauté physique, pauvreté sociale. Que faire avec cet appartement-mausolée ? se demande Sonia qui rencontre Ofelia, une autre femme de Marc, Angela. Le fragment à traduire prépare justement cette rencontre qui est le besoin d'une discussion finale pour résoudre le passé.

Le roman parle de ces trois rencontres, de chaque morceau de la vie de Marc. Pour Ofelia, ce type de relation, c'était la normalité, le communisme, les contraintes, les relations physiques même mal assorties, furent un plaisir. La dernière femme de Marc, Angela, fut heureuse avec lui, puisque même âgé, il reste intelligent et cultivé, ils

mènent une vie à la campagne heureuse, tout abus est obnubilé – « ce qui ne me touche pas, ce n'est pas mon problème », résume l'autrice en toute simplicité.

Le regard-éclairage du personnage Zoé est intéressant. Pour elle, même si elle porte le nom de son père (un levier pour faire sa carrière), trouve que Marc était un salaud. Une figure romanesque à retenir, Sylvain, le jeune artiste, étudiant, qui aide son maître pour faire ses cadres privilégie la rencontre entre deux jeunes du même âge – on rappelle que cette rencontre a lieu dans les années 80. C'est le moment où Sonia prend conscience d'avoir raté sa jeunesse. Une relation d'une grande pureté naît avec Sylvain, qui, une fois revu, perd son aura : grand artiste contemporain, il a hérité l'atelier de son maître, a fait carrière. Lorsqu'il affirme que « Dans ce pays on ne demande pas d'excuses », tout est dit sur la manière dont on regardait ces relations.

Voilà en résumé le contexte du livre, important pour placer le fragment à traduire. Les discussions préparatoires ont duré plus d'une demi-heure. Cela a rendu cet atelier, conçu initialement comme traduction, en un exposé et en un débat sur un problème épineux actuel.

Suit la question de Carmen Andrei qui exige l'avis du public, des étudiants en jeunes traducteurs : « Faut-il lire le roman en entier avant d'attaquer le texte ? » C'est-à-dire se documenter, consolider ainsi son bagage culturel, puisqu'il s'agit là de plusieurs allusions et références littéraires, à Mateiu Caragiale et à son roman *Craii de Curtea veche* – livre de chevet de Marc –, des explications historiques sur les Grecs et les phanariotes, etc. Il s'ensuit d'autres questionnements liés à la traduction des anthroponymes (les étudiants voient justement et décident de garder les sonorités roumaines) et des toponymes, tels que Lipscani, Hanul lui Manuc, etc. Tous affirment de concert que la traduction littéraire mobilise un savoir encyclopédique, du flair, des connaissances extralinguistiques, du talent, mais il serait difficile de cerner en pourcentage toutes ces qualités qui livrent une « bonne traduction ». D'autre part, il y a des opinions qui défendent la thèse que la lecture de seul un (bon) fragment d'un ouvrage à traduire suffit pour saisir le rythme, la voix du texte, l'effet, le style, pour vivre l'émotion. « Traduire, c'est tout vivre avec les tripes, dans l'instant et la durée. », c'est l'avis de l'animatrice Carmen Andrei.

Le public traduit, « d'un jet », on le répète, phrase par phrase, hésite sur des syntagmes comme « moule à glaçons » (qui étonnent les jeunes), « percolateur » – de nouveau un référent (objet de cuisine) de jadis, mais décide vite sur des « universaux » culinaires comme « coq au vin », « houmous », « tzatzíki », etc. Un nouveau débat s'anime à partir d'une simple phrase telle que « Inviter quelqu'un chez soi, sans lui faire à manger, c'est impoli. » – hier et aujourd'hui ? On livre des opinions intéressantes là-dessus qui témoignent du changement du paradigme quant au transgénérationnel. Les participantes étrangères interviennent

avec des exemples tirés de leur culture, croate et québécoise, en livrant des propos d'une pertinence à retenir (par ailleurs, les étudiants prennent des notes). L'atelier de traduction, qui s'est enrichi de vifs débats et de discussions littéraires, finit par un apéro qui devient éminemment littéraire.

Carmen ANDREI

Université « Dunărea de Jos » de Galați (Roumanie)

Carmen.Andrei@ugal.ro

<https://orcid.org/0000-0002-3093-8089>

DOI: 10.2478/tran-2025-0015